

# LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3033. — 60<sup>e</sup> Année.

SAMEDI 5 FÉVRIER 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



SAMEDI DERNIER UN ZEPPELIN A SURVOLÉ PARIS. — Vingt-cinq morts, une trentaine de blessés, douze immeubles mis en pièces : voilà le bilan de la valeureuse équipée. Le comte Zeppelin n'aura pas volé le titre de prince que l'Empereur veut lui conférer!...



## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## UN CAMP DE PRISONNIERS

Un ecclésiastique, curé de Dreslincourt, dans l'Oise, nous conte « sa campagne ».

Le 16 septembre 1914, au matin, un ouragan de mitraille se déchaîne au-dessus de son village ; sans avoir le temps de rien sauver ni de faire un choix parmi ses livres et ses objets précieux, il se réfugie dans sa cave : un obus incendiaire tombe sur le presbytère : la maison disloquée est en feu : la pluie de mitraille ne cesse pas : le toit s'effondre sur le premier étage ; du fond de sa retraite, le prêtre entend le crépitement du feu qui gagne : les tableaux se décrochent, les armoires s'écroulent : il reconnaît chaque meuble au bruit de sa chute. Les plafonds du rez-de-chaussée cèdent à leur tour ; le vestibule, l'escalier sont en feu : il faut fuir avant que le brasier s'abatte sur la seule issue possible.

A travers un tourbillon de fumée qui roule en lourdes volutes, le curé sort de la cave ; dehors c'est la nuit ; tout un jour s'est écoulé dans cette angoisse ; la bataille semble avoir pris fin ; où aller : au loin de grandes lueurs d'incendies vacillent dans le ciel opaque. M. Aubry, — c'est le nom du prêtre, — se réfugie dans une ferme voisine de sa demeure ; le lendemain 17, le combat reprend dès le petit jour : nouveau séjour dans une cave ; le 18 encore, canonnade acharnée ; puis, vers deux heures de l'après-midi, tout s'apaise ; M. Aubry quitte la cachette où, depuis quarante-huit heures, il se tient avec le fermier, et se hasarde dans les rues du village ; un peloton allemand y rôde, aperçoit l'ecclésiastique, se jette sur lui, l'entoure : « C'est un traître ! Il a fait des signaux à l'ennemi », et on l'entraîne brutalement, on le pousse contre un mur où le maire et quelques habitants sont alignés, attendant la fusillade.

Les malheureux restent là, collés à la muraille, debout, sous une pluie fine, glacée, persistante. Ils assistent, de là, au pillage des maisons : gravement, avec méthode, et tout pénétrés de l'importance de l'opération, les Allemands, restés maîtres de Dreslincourt, entassent pêle-mêle sur des voitures, mobilier, volailles, lapins, porcs, paniers et caisses de vin.

Un lieutenant s'approche des « condamnés », fouille leurs poches, palpe leurs vêtements. La rafle opérée, on les conduit dans une chaumière que le feu n'a pas atteinte et on les enferme là.

Cinq jours se passent ainsi, sous les rafales d'artillerie ; le mercredi 23, un officier prussien paraît : un ordre bref : en marche ! Quarante habitants du village, capturés au hasard dans les champs, au seuil de leurs maisons, sur la route, sont rassemblés : il y a là des vieillards, deux infirmes, de tout jeunes gens, un enfant de treize ans, même un pauvre charbonnier, pris dans sa hutte, au milieu des bois. Ils n'ont ni vêtements de rechange, ni linge, ni argent. Le lamentable troupeau se met en route vers Noyon, distant de deux lieues. Les chemins sont encombrés de soldats, d'artillerie, de chariots où s'entassent munitions, provisions et butin de toute sorte. Partout des batteries dissimulées dans les replis de terrain, derrière les broussailles.

A Noyon les barbares fourmillent : pas trace d'habitants ; rien que des soldats : sur la vaste place de la gare et sur le boulevard qui la précède, une armée s'entasse : les prisonniers de Dreslincourt traversent les rangs sous les injures, les menaces et les coups. Sur le quai du chemin de fer, longue attente : enfin un train se forme composé de wagons d'où l'on vient de descendre des chevaux et qui sont tapissés encore de fumier et d'ordures : on pousse là-dedans les civils, — les civilistes, comme disent les boches, — et si brutalement que l'un des deux infirmes reçoit à la jambe une sérieuse blessure : un autre, septuagénaire, épuisé par la marche et par huit jours de privations, est frappé d'un coup de crosse qui l'étend, privé de sentiment, sur le crottin. Quatre soldats et un sergent en armes prennent place avec ce bétail humain : le train s'ébranle : où va-t-on ?

Aux environs de Saint-Quentin, le convoi stoppe : la halte se prolonge pendant toute la nuit. Point de vivres, sinon les croûtes dures que les soldats ramassent au fond de leur sac et qu'ils s'amuse à jeter aux prisonniers « comme à des chiens ». Le sergent, lui, se distrait d'autre façon : il sort de sa musette des bracelets, des chaînes d'argent, des montres, des boîtes armoriées, qu'il étale avec une complaisance ingénue ou cynique et qu'il fourbit amoureusement.

A l'aube, le train se remet en marche. Les gares qu'on traverse et où l'on s'arrête sont encombrées d'Allemands. Les panneaux du wagon sont grands ouverts ; le sergent, comme un barnum forain, fait la parade : — « Venez voir ! crie-t-il, venez voir des francs tireurs, un chef de francs tireurs ! » Et il exhibe le pauvre curé vers qui cent poings menaçants se lèvent avec des hurlements de fureur : — « Assassin ! chien de Français ! Peau de cochon ! »

On sait aujourd'hui, d'après des documents irréfutables, que, dans la préparation morale de la guerre, l'autorité militaire allemande, bien persuadée que notre armée régulière serait détruite et annihilée en quelques jours, avait escompté la création chez nous de corps irréguliers contre lesquels elle avait monté d'avance les colères et l'exaspération des soldats du Kaiser.

Or, comme nul ne l'ignore, il n'y a eu en France, depuis le 1<sup>er</sup> août 1914, aucun franc-tireur : mais le mot d'ordre était donné, la légende était lancée, et comme l'Allemagne y trouve son profit, tout civil arrêté est considéré comme faisant partie de troupes volontaires qui n'ont jamais existé. Dès la première station allemande les civilistes sont désignés aux foules comme francs-tireurs : cela justifie les cris de mort, les injures, les coups et les ignominies. Après trois jours et trois nuits, par exemple, le train des prisonniers traverse la gare de Dusseldorf : l'immense hall regorge de spectateurs, officiers et soldats de toute arme, fonctionnaires de tous rangs, dames en toilette, jeunes filles en grand nombre. Comme toujours, le curé de Dreslincourt est traîné à la portière et ce sont des cris, des trépignements de fureur. A Essen, les démonstrations sont plus farouches encore : les ouvriers se pressent, innombrables, non seulement aux abords de la gare, mais sur tout le parcours de la ville que le convoi traverse lentement. Des nuées d'enfants se suspendent aux grilles, menaçant les francs-tireurs de leurs sabres de bois, et les saluant de clameurs sauvages. Enfin, le cinquième jour on est à Cassel. Une gare de faubourg : une montée dans la boue, sous la pluie ; puis un plateau dénudé, enclos de fils de fer : voici le camp de Méderzwelein, six hectares de terres labourées et boueuses : c'est là que les civilistes devront vivre.

Rien n'est installé : deux ou trois tentes seulement sont dressées : mais ce retard est dû à un défaut d'organisation car, de l'aveu de l'entrepreneur-chef lui-même, il y avait déjà six ans que l'administration militaire avait décidé qu'il y aurait là un camp de concentration : les charpentes destinées aux baraquements, pouvant abriter vingt mille hommes, étaient commandées ; tout était prêt, coupé, menuisé, étiqueté, numéroté ; l'assemblage seul restait à faire.

Ceci est à retenir : ainsi l'Allemagne n'a rien improvisé ni laissé au hasard ; pillages, incendies, rafles d'habitants inoffensifs, francs-tireurs, tout était prévu et ordonné : on savait qu'on brûlerait des villages, qu'il faudrait abriter et faire souffrir des vieillards, des femmes, des ecclésiastiques, des enfants même et des infirmes, dont on aurait saccagé et détruit les habitations ; qu'on emmènerait en captivité des populations, — comme faisaient les hordes d'Attila, — et cela se perpétuerait froidement, scientifiquement, à nos portes, avec des précautions minutieuses, chez des gens fiers de leur Kultur et se déclarant les apôtres de la civilisation !

Ces choses figureront au compte final et l'addition en sera lourde à payer.

Quant au camp de Méderzwelein, pour le connaître, il faut lire le récit, très simple et tout en faits, que nous en rapporte M. l'abbé Augustin Aubry : *Ma captivité en Allemagne*,

volume in-16. C'est une relation émouvante, encore qu'elle soit empreinte de la plus indulgente résignation ; c'est surtout un tableau, scrupuleusement exact, aux traits précis, qui sera, pour les historiens futurs, un document précieux et une source très sûre de renseignements.

Le logis : une tente de cent cinquante mètres de long, garnie d'une maigre couche de paille ; les hôtes : des Français de tout âge et de toute condition, paysans, bourgeois, prêtres, soldats blessés ou malades, des Belges aussi, des turcos, des Russes ; la nourriture : une tasse de liquide noirâtre, le matin, désigné sous le nom de café ; à dix heures la gamelle de soupe à l'eau et trois à quatre cents grammes de pain, ou plutôt de mastic indigeste et dur, ration pour vingt-quatre heures, dévorée immédiatement tant la faim est pressante ; le soir un repas de farine composé d'une tranche de saucisson ou de boudin mal cuit, ou d'un hareng cru, ou d'un petit fromage de la grosseur d'une pièce de cent sous, aromatisé de cumin ; la boisson : de l'eau saumâtre, qu'on puise dans un fossé voisin des fosses d'aisances et qui, en deux mois, produit plus de trois mille cas de fièvre typhoïde : comme géoliers, des brutes insolentes et gouailleuses : un civiliste a-t-il gardé les mains dans ses poches en présence d'un officier ? — Deux heures de poteau ; et voilà le malheureux ligoté à un piquet planté devant la tente : défense de s'approcher des clôtures ; défense de cracher à terre ; défense de se promener par le camp ; défense d'entrer dans les tentes ; défense d'en sortir ; défense d'y rester ; chaque jour appel nominal, distribution des corvées, fouille des vêtements, théorie du maintien, de la tenue, du salut civil et militaire : les boches ont entrepris de nous apprendre à vivre et s'efforcent de nous inculquer leurs belles manières.

Pour se repaître du spectacle de ces « chiens de Français » humiliés, les bons bourgeois de Cassel se pressaient en foule aux grilles du camp : ils se réjouissaient à la vue de ces misères : la soutane du curé de Dreslincourt, surtout faisait sensation ; l'apparition du prêtre, gamelle à la main, provoquait des applaudissements, des insultes ; vingt appareils photographiques se braquaient sur lui. A tout instant des sous-officiers, admis à visiter le camp, pénétraient sous les tentes : c'était un continuel « garde à vous ! » Ils amenaient leur famille, jusqu'aux enfants et aux chiens. Les femmes toisaient les francs-tireurs d'un air supérieur, et avec une morgue insultante.

A l'entrée d'une baraque, à la belle étoile, dans un cadre de planches et sur une botte de paille, gisait un paysan du Nord de la France, pauvre idiot ramassé parmi les civilistes : les géoliers n'avaient pas de plaisir plus grand que de le promener, sur une petite voiture, dans les allées du camp. — « Voilà la race française, disaient-ils, peuple dégénéré, nation abâtardie ! » Et c'étaient des rires, des quolibets révoltants.

Pour en finir avec l'histoire de l'abbé Aubry, après deux mois de captivité à Méderzwelein, il obtint d'être transféré dans un autre dépôt de prisonniers, et, de là, au château de Celle, en Hanovre, où, soumis au régime des officiers, il put rétablir sa santé et attendre le jour béni de l'évacuation définitive vers la Suisse et la France.

Qu'il eût rencontré dans ces diverses prisons des fonctionnaires allemands plus pitoyables, il n'en fait pas mystère : quelques-uns, — ce fut la grande exception, — se montrèrent même, à son égard, attentionnés et respectueux. Mais ce qui demeure de son récit, c'est la cruauté méthodique, la systématique brutalité, que témoigne, par ordre, à nos prisonniers, la soldatesque allemande. Si, individuellement, les géoliers ont parfois honte de l'odieuse consigne qui leur est imposée ; s'ils s'en excusent à voix basse, en se cachant de leurs officiers, cette constatation n'inspire que plus d'horreur encore pour ce caporalisme prussien qui, sous figure d'organisation et de Kultur, inflige à l'humanité un retour aux tortures du moyen âge et ne suscite chez ceux qu'il régit que lâcheté, hypocrisie et servitude.

G. LENOTRE.



## JOURS DE GUERRE

LUNDI. — Peu d'endroits à Paris offrent une atmosphère si composée que le Val-de-Grâce. La religion et la guerre, la médecine, la science, y voisinent, y ont mis successivement leur empreinte, s'y sont installées, s'y trouvent à l'aise, y vivent en commun, sans montrer de mauvaise grâce, ni de gêne. Plus que jamais, depuis dix-huit mois, cette impression y éclate aux yeux.

Ce matin, dans la cour pavée qui précède le dôme, un va-et-vient de groupes militaires, tous les bleus, du sombre au clair, de celui qui passe au gris à celui qui devient mauve ; des soldats blessés, le front bandé, le bras en écharpe, restituent, dans tant d'animation, sa physiologie véritable au sévère et noble bâtiment.

Ses dimensions empruntent à tout ce que le siècle de Louis XIV a marqué de son sceau : cette vastitude, ces facilités à se complaire dans le démesuré, à ne point connaître de servitudes, ni de joug d'aucune sorte... Il semble que ces corps de logis aient été construits pour une humanité physiquement très supérieure à la nôtre. Pourtant, je ne crois pas que les religieuses du temps de la reine Anne d'Autriche fussent d'une taille très au-dessus de celle des hommes auxquels Joffre, Castelnau ou Foch commandent.

Après la Révolution, les soldats blessés des armées de Bonaparte ont été soignés là... Au début de cette guerre, on y mit des prisonniers grièvement blessés, des hordes de von Kluck ou du Kronprinz... De si marquantes séries d'êtres humains, les figurants de tant d'épopées, autour de ce dôme élevé par une reine de France, d'une religion tout espagnole, en remerciement du fils qui lui était né si providentiellement, créent une atmosphère. Voilà ce que n'offre point le ciment armé.

Plusieurs cours traversées : une construction récente, devant laquelle s'étendent, à perte de vue, des terrains à demi parcs, à demi vagues, où l'hiver agrandit encore l'horizon et que la matinée humide voile de vapeurs grises.

Un tableau de marbre noir porte les mots de *Laboratoire de vaccination antityphoïdique de l'Armée, du professeur Vincent*.

Personne d'étranger au laboratoire n'y pénètre guère. Dans la première salle, des dames et des jeunes filles portant le costume de la Croix-Rouge sont occupées à vérifier à la lumière de l'électricité la pureté d'ampoules à injections qu'elles rangent dans des caisses, après y avoir collé des étiquettes. Une chose frappe aussitôt, dont l'impression ne diminuera point pendant toute notre visite, le calme particulier de ces visages, leur gravité sereine, on pourrait dire aussi le rythme avec lequel ces femmes accomplissent la besogne qu'elles ont assumée.

Le docteur Auguste Marie, qui dirige le laboratoire, nous dit la ponctualité de ces auxiliaires dévouées, l'anonymat dans lequel elles demeurent. Il est rare qu'on entende un nom suivre les mots de Madame ou Mademoiselle. Il semble que, des anciennes règles du couvent qui, jadis s'était établi là, celles de l'effacement, de tout oubli de soi, aient subsisté. Certaines de ces dames qui demeurent loin d'ici, dans les parages du Bois-de-Boulogne même, viennent chaque jour, avec une ponctualité mathématique, remplir le rôle qu'elles ont assumé.

Le Dr Marie et M. Lematte, à qui revient la haute surveillance du laboratoire, me font visiter chaque pièce où, depuis le véritable pot-au-feu qui sert de préparation au bouillon de culture, que l'on confectionne, faut-il le dire, dans une marmite particulière et tout à fait particulièrement aseptique, jusqu'à la mise en boîte des ampoules où le sérum se trouve tout près à être employé, c'est toute une série de manipulations, d'épurations successives. Je ne me chargerai point de les vouloir expliquer, n'étant que profane. Mais, ce qui peut se dire, sans avoir à redouter de commettre quelque impair, c'est le raffinement de minutie, la complication des soins apportés à isoler les préparations, éviter, par le flambage des récipients, le fonctionnement des appareils mis en action avec les pieds, les bouchons de papier gris, toute pénétration extérieure.

Chaque jour, le laboratoire expédie huit mille de ces précieuses ampoules qui vont

conserver la vie à des milliers d'individus. La France n'est pas seule à bénéficier des sérums antityphoïdique, antiparatyphique, anticholérique, fabriqués au Val-de-Grâce. Un million de tubes furent offerts à la Russie, cinq cents mille ont été expédiés en Italie, trois cent mille donnés aux Serbes...

La chaleur maintenue dans certaines pièces du laboratoire atteint 25 degrés. Nous y trouvons les travailleurs bénévoles, vêtus de blanc, les hommes tête nue, les femmes la tête emprisonnée dans le voile de linge des infirmières, penchés sur les cornues, transvasant le liquide chargé des germes de la mort et qui, de fléau, va devenir immunité. Le Dr Marie demande : C'est du choléra ?

Et, se tournant vers nous : Voyez-vous, cela se reconnaît à l'odeur...

L'atmosphère est, en effet, imprégnée d'une sorte de fade et écœurante saveur qui évoque certaines salles d'opération et, à marée basse, la vase des bassins, au fond des ports...

La sécurité avec laquelle les hommes de science opèrent, la tranquille assurance que révèle le profil d'une toute jeune femme qui mesure d'un regard clair la hauteur du sérum dans l'ampoule, la gloire superbe et voilée qu'un Puvion de Chavannes eût montrée, planant ici sur les nobles acteurs de ce tableau, créent dans la clarté froide du matin tombant par les verrières une ambiance dont on veut demeurer longtemps imprégné. De telles clartés effacent bien des ombres. De telles femmes donnent à la femme pour l'embellir une parure qui les éclipe toutes. Ainsi, par les nuits le plus baignées de ses lueurs, la lune ne parvient jamais à supprimer l'intense et dure lumière de quelques astres. Ils semblent, au contraire, dans le voluptueux débordement des blêmes rayons, répandre un plus vif scintillement et qui nous pénètre mieux de son mystère et de sa splendeur éloignée...

Plus tard, comme nous gagnons, vers les étages supérieurs des hautes bâtisses la cellule que s'est réservée le Dr Marie, il nous dit, à propos d'un ami blessé à la tête dont le nom est prononcé, que la blessure peut n'être pas mortelle. Et pour preuve, il sort de son portemonnaie une balle de cuivre, longue et pesante. Et, comme la chose la plus simple du monde dit en baissant la tête après avoir ôté son képi et soulevant des mèches grisonnantes : celle-ci m'est entrée ici, elle est sortie là...

Et nous nous remettons à parler de vaccins et de spirochètes...

\* \*

MERCREDI. — « Mes amis, vous me ferez grand plaisir, en attendant, pour fumer les cigarettes qu'on vient de vous distribuer, que les charmantes artistes qui ont bien voulu se faire entendre de vous aient chanté... »

Et le léger nuage qui commençait à s'élever vers le plafond se dissipe...

La salle du mess des officiers, à la caserne de la Pépinière, est décorée avec les drapeaux des Alliés. Les appareils d'éclairage en font sortir vivement les rouges. Mais le vermillon qui marque le plus, dans cette assistance si pressée, c'est celui de leurs pompons sur les bérets des fusiliers marins, auxquels M. Georges Cain doit faire une courte causerie avant le concert.

Je ne puis repousser cette image fournie par un prisonnier racontant que les armées allemandes massées de l'autre côté de l'Yser avaient baptisé les guerriers de l'amiral Ronarch : *les demoiselles au pompon rouge*.

Les « demoiselles » leur imposaient une terreur aussi folle que justifiée. Mais ce terme qui n'avait rien d'injurieux peint l'élégance de ces héros, élégance si inconnue aux hommes de tous les vons qui commandent aux armées du Kaiser.

Jamais tant de poitrines ensemble n'ont montré tant de croix de guerre et, sur des cols nus d'adolescent ou de jeune homme, des visages plus décidés.

Aux lumières, les pompons rouges ressemblent à une flamme ronde piquée au-dessus des fronts. Mais les regards des héros de Dixmude n'ont plus rien gardé ce soir des visions tragiques photographiées sur la rétine. Un sourire d'enfant, ce sourire adorable des marins, à travers lequel toute la jeunesse éternelle du monde semble percer encore, ignorance des vaines préoccupations qui nous tiennent enchaînés, — un sourire illumine les visages.

Depuis deux ans, les cinémas nous ont montré, tandis qu'un disque de soie crissant dans les coulisses, imitait le bruit du déploiement et de l'étalement des vagues, — les cinémas nous ont montré les plus beaux dreadnoughts de la terre, les flottes les plus fumantes et les plus canonnantes du monde. C'est la beauté, l'utilité du cinéma, — si l'on peut employer ce mot, — de fournir à la mémoire de ceux mêmes qui ont beaucoup voyagé des sortes d'impressions supplémentaires, de mettre à leur disposition des casiers de fiches où ils peuvent aller puiser de temps à autre, et modérément, pour augmenter le nombre de leurs souvenirs et de leurs sensations.

Pendant que les fusiliers marins attendent que Mme Eugénie Buffet chante, j'entends ce frottement de soie des cinémas qui accompagne les évolutions des escadres sur l'écran. Je vois les flottes en marche. Et mes évocations personnelles mêlent aux grises évolutions que le projecteur fait connaître les étendues bleues réellement traversées dans le passé, les côtes ensoleillées, les ports où l'on fit escale et tout ce que ce souffle continu, puissant ou alangui, qui accompagne les navires ajoute de douceur et de force aux voyages.

Et ces hommes venus de si loin, auxquels la guerre a dévolu pour jamais tant de gloire, ne sont plus là que des enfants auxquels on a promis une récréation.

Personne ne sait mieux que M. Georges Cain, avec une bonhomie charmante, parler à ces soldats, qui ont tant de simplicité, mais un tact si fin, si peu d'exigence, et un sentiment indéfinissable et inné du bien et du mal.

Mme Eugénie Buffet, c'est le pavé de Paris qui s'attendrit qui s'attendrit jusqu'à battre, comme le cœur bat sous la chemise du rude travailleur, quand même avec une délicatesse et dans une tiédeur exquises. Ainsi, les oiseaux de proie n'ont pas un nid moins chaud que celui des colombes. Il y a l'ombre d'un bras levé qui tient un couteau dans les évocations même suaves que cette voix nous procure. C'est comme une dame aux camélias du trottoir, qui serait devenue costaud et ambulancier. Depuis les premiers blessés d'août 1914, elle n'a pas cessé d'organiser des choses pour eux, d'aller chanter dans les hôpitaux, de se prodiguer pour distraire amputés ou blessés, d'un bout de Paris à l'autre — et l'histoire de Paris pendant la guerre lui devra une mention.

Elle a formé une sorte de petite troupe ambulante où l'on trouve M. de Max, le premier de nos tragédiens et Mlle Provost qui raconte aux hommes des tranchées des histoires de rossignols et de pinsons. Des chanteuses de l'Opéra et du music hall ; de braves filles qui ont l'habitude de lancer le refrain gaillard dans les salles basses et enfumées des villes manufacturières ou des grands ports. Le tout forme un spectacle qui devient homogène et ne cesse pas d'être curieux.

Les fusiliers marins casernés à la Pépinière y prennent un plaisir qu'il faut avoir partagé dans la chaleur de leurs bravos et de leurs triples salves. Et plus les héros sont grands et véritables, — chacun sait cela — plus ils sont capables de redevenir simples et enfants... Les fusiliers marins sont encore des hommes pour Henri IV ou le « père » Bugeaud.

\* \*

SAMEDI. — Un *boum* sonore, un roulement pareil à celui que feraient des enfants lancés sur un parquet avec des patins à roulettes. Une voix vient de soupirer dans le salon : comme on voudrait pendant une heure, oublier la guerre. Dans la pièce voisine, le piano se tait. La clarté qui se dégage des abat-jour semble grandir, comme pour mesurer mieux une subite solitude. On s'interroge des yeux... Puis, le piano se fait entendre à nouveau.

Quelqu'un entre, qui dinait rue Royale. Un Zeppelin vient de survoler Paris, des bombes sont tombées... Les rues ont été promptement plongées dans l'obscurité.

Deux minutes plus tard, la conversation a repris ; on cause avec animation... de la Chine. Ne dansait-on pas à la Conciergerie pendant la Terreur ? Les Allemands qui se proposent de les terroriser ne connaîtront jamais les Français.

ALBERT FLAMENT.

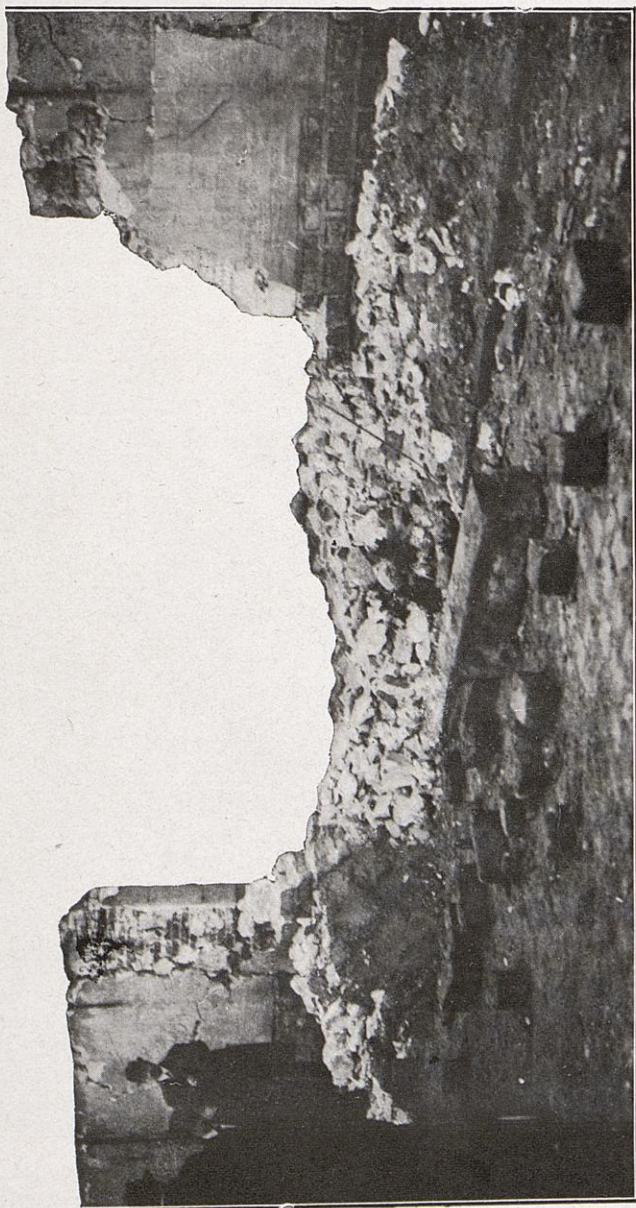
(Reproduction et traduction réservées.)





UN ZEPPELIN A PASSÉ PAR LÀ. — Des maisons réduites en miettes, des cours encombrées de décombres, sous lesquels il y a des morts et des blessés, de pauvres intérieurs d'ouvriers ravagés, abominablement saccagés, voilà ce qu'ont produit avec joie et fierté des représentants du peuple le plus "Kulturé" !





UN ZEPPELIN A PASSÉ PAR LA. — Les nombreuses bombes que, en quelques secondes, les assassins, fuyant devant l'éveil de nos avions, lancèrent sur un quartier populaire, jetèrent bas un mur, puis firent voler en l'air les arbres d'un boulevard, enfin creusèrent un énorme trou dans le sol et atteignirent la voie du métro. Peu après le monstrueux attentat, le Président de la République, accompagné de quelques personnalités officielles, venait visiter les lieux sinistrés. Le lendemain matin, M. Poincaré revint à nouveau en ce pauvre quartier s'enquérir de l'état des blessés et apporter à tous l'expression de la douloureuse sympathie du Gouvernement de la République.





Femmes et enfants du village de Dogandji, occupé par le 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs à pied. Ces pauvres gens, qui eurent déjà tant à souffrir de la première guerre balkanique, sont d'origine russe. Ils font fête à nos vaillants troupiers.



Ce qu'il reste des habitations du village du Karasouli, dévasté lors de la première guerre balkanique et lors de la prise de Salonique par les Grecs. Les habitants de ce pauvre bourg se mettent sous la protection de nos soldats.



DANS LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE. — En creusant une de leurs tranchées, nos braves « poilus » ont mis à découvert quelques pièces d'or grecques fort anciennes. Immédiatement on fait appel aux connaissances archéologiques des sergents Verdure et Pâris, ainsi qu'à la science de numismate du lieutenant Boigard, pour identifier la trouvaille.



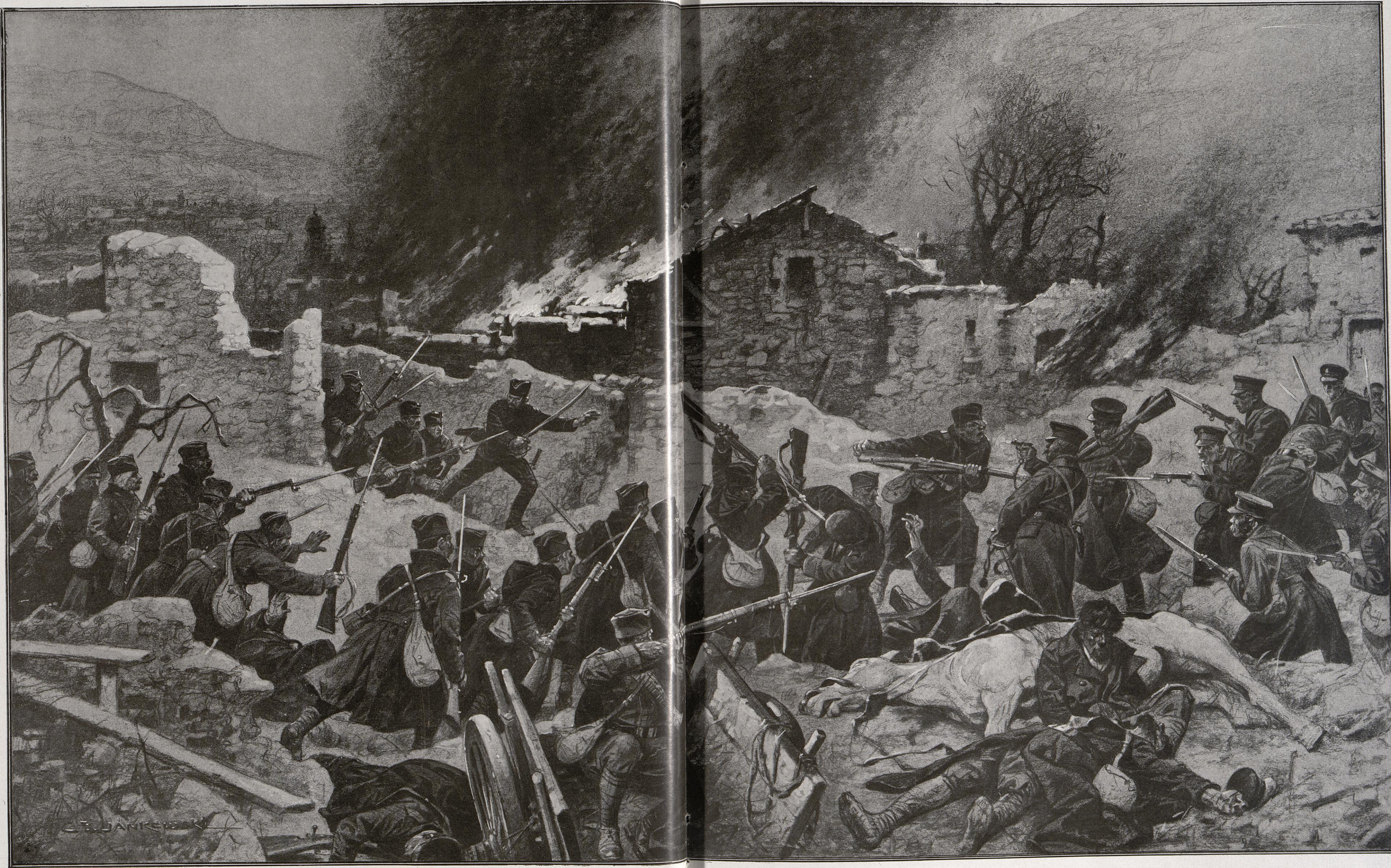


DANS LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE. — Un grenier à fourrage de Topsis, qui sert aujourd'hui à nos troupes de poste de police et de vigie.



On creuse des tranchées sur le front ouest de Salonique (rive gauche du Vardar); ces ouvrages défensifs sont devenus formidables, et, comme le montre cette photographie, nos officiers ne craignent pas de donner l'exemple à leurs hommes en apportant à ces rudes travaux l'appoint de leurs biceps. (Clichés M. Meys.)





LES COMBATS QUI ONT MIS AUX PRISES SERBES ET BULGARES ONT ÉTÉ PARTICULIÈREMENT FURIEUX. (Dessin de Ch.-B. de Jankowski.)

Avec une joie féroce et un acharnement sans pareil, les Bulgares ont saisi l'occasion de prendre sur les Serbes, déjà accablés par l'Allemagne et par l'Autriche, la revanche des événements de 1913. Les sujets de Ferdinand de Cobourg n'avaient pas pardonné à nos braves alliés d'avoir su triompher de leur félonne entreprise d'il y a trois ans. Ils rêvaient de se venger à leur façon, c'est-à-dire sauvagement. Nul moment ne pouvait être plus favorable que celui où la Serbie avait déjà à se défendre contre deux grands peuples, envahissant son territoire de plusieurs côtés.





Nos alertes et vaillants chasseurs à pied accumulent, sur la rive gauche du Vardar, les haies de fil de fer barbelé, en arrière desquelles ont été établies des lignes de tranchées. — Au fond du paysage se profile la ligne du mont Padjac (1430 mètres) occupé par les Bulgares, de même que le village de Radomir qui s'estompe vaguement sur la rive droite du fleuve. Les officiers et les hommes, pleins d'enthousiasme, coopèrent gaiement à l'établissement de la défense. (Photo M. Meys.)



#### LA DÉFENSE DU CAMP

ANCIEN DE SALONIQUE. — Au fond du paysage se profile la ligne du mont Padjac (1430 mètres) occupé par les Bulgares, de même que le village de Radomir qui s'estompe vaguement sur la rive droite du fleuve. Les officiers et les hommes, pleins d'enthousiasme, coopèrent gaiement à l'établissement de la défense. (Photo M. Meys.)





LES RÉSULTATS QU'OBTIENNENT NOS MINES. — C'est en Champagne; par le créneau d'une de leurs tranchées, les nôtres considèrent avec rage, à l'horizon, les restes d'un village où les ennemis se sont embusqués et d'où ils canardent sans répit nos lignes. Une mine bien poussée va régler la question.



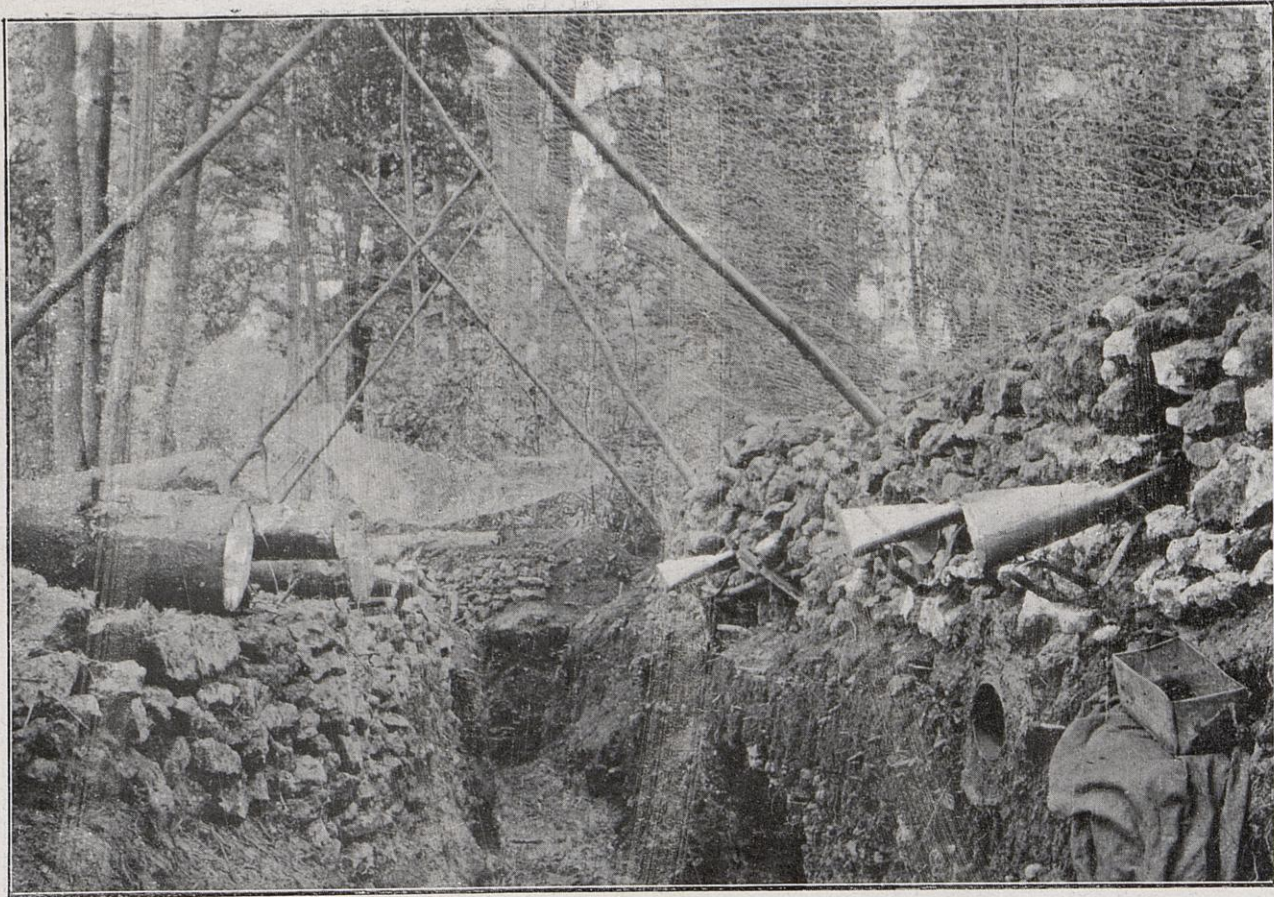
DEUX SEMAINES APRÈS. — Ça y est! Vous reconnaissez bien le paysage, la ligne d'horizon, les arbres clairsemés... Mais les restes du village, où sont-ils? La mine a fait sa tâche... Ce n'est plus de ces fermes-là que tireront les Allemands!





LES DERNIERS HONNEURS RENDUS AU CHEF REGRETTÉ. — Ce matin au moment où, modestement, vaillamment, héroïquement il faisait son devoir en conduisant une contre-attaque de ses hommes, le lieutenant-colonel est tombé transpercé de plusieurs balles. Les siens l'ont rapporté pieusement devant l'abri qui lui servait de demeure; à ses côtés on a placé le drapeau du régiment qui semble veiller sur son dernier sommeil; auprès de sa dépouille, un des braves qui lui faisaient escorte dans les combats, a pris la garde avec ferveur. Et ce sont les coups sourds et espacés du canon qui se chargent de sonner le glas.





Tranchée de première ligne en état de défense.

## DANS LES TRANCHÉES

Je lisais ces jours derniers que l'on venait de découvrir en Chine des vestiges de tout un système de tranchées communiquant entre elles avec des boyaux, et dont l'organisation ingénieuse, bien qu'elle remontât à une époque où la civilisation ne nous avait pas encore dotés de tous les dangereux bienfaits qu'elle nous a prodigués depuis lors, dénotait une conception pratique de ce genre de fortification. On l'a singulièrement perfectionnée de nos jours, et la guerre actuelle en en développant l'utilisation sur tous les fronts a, de ces abris, à l'origine fort sommaires, fait sur certains points des installations presque confortables, de véritables forteresses souterraines permettant d'abriter des troupes nombreuses, d'y amener des renforts de l'arrière, d'emmagasiner les vivres et les munitions, et d'évacuer les blessés en toute sécurité.

Nous n'en voulons pour exemple que l'organisation du formidable labyrinthe dans lequel, à quatre cents mètres de l'ennemi un chef énergique et avisé a réussi à assurer à ses soldats le maximum de confort. Dans les conditions où ce résultat a été

obtenu, on peut dire qu'il réalise le plus extraordinaire des tours de force, et qu'il fait autant d'honneur à celui qui l'a entrepris qu'aux courageux « poilus » qui l'ont réalisé.

Sous un déluge d'obus, dans une position jugée intenable, le travail a commencé, et d'autant plus rapide que puisque l'on ne pouvait songer à se maintenir à la surface du sol, il fallait se hâter de se terrer. Une circonstance favorable aida nos braves soldats car la région abonde en anciennes carrières. En remettre les galeries éboulées ou obstruées en état, en construire d'autres, fut l'affaire de quelques jours, et bientôt les résultats répondirent à l'effort.

Une sorte de muraille faite de gabions fut édiflée pour protéger nos lignes, tandis que l'on pratiquait une série de refuges souterrains blindés d'une triple armature de terre accumulée, de béton et de madriers.

Grâce à cette efficace protection, les « arrosages » les plus redoutables n'occasionnaient aux hommes qui s'y tenaient qu'une violente commotion.

Écoutez maintenant quel parti l'on a su tirer du voisinage d'un petit village où le colonel a installé son poste de commandement dans les caves d'une

villa dont les obus n'ont laissé que quelques pans de mur.

De l'ancienne cave à charbon, il a fait sa chambre et de la cave au vin, le bureau où il travaille avec ses officiers. Utilisant pour ses hommes les autres caves du village, il a organisé un poste de secours comportant, non seulement le matériel d'usage, mais une salle d'opérations.

Voici, d'autre part, un établissement hydrothérapique où chaque escouade ramenée des tranchées peut prendre une bienfaisante douche. Ensuite, un lavoir où quelques vieilles blanchisseuses — tout ce qui reste de la population civile — lavent le linge des soldats.

Un de nos confrères qui a visité ces différents aménagements ainsi que les tranchées de ce secteur type, a été renseigné par le médecin-major du régiment, au sujet de l'état sanitaire qui y règne. Les maladies épidémiques y sont inconnues jusqu'à ce jour.

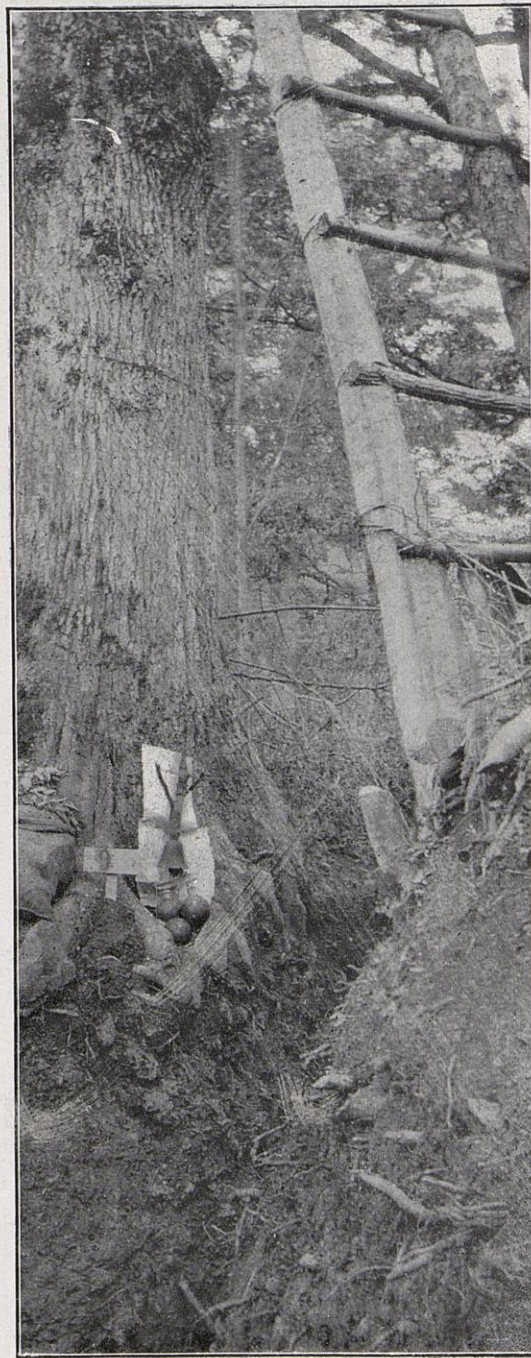
La constatation est réconfortante, et vaut d'être signalée, lorsqu'en dépit de difficultés, en apparence insurmontables, l'énergie, la confiance et le labeur acharné ont triomphé de tous les obstacles, et maintenu les nôtres sur un point qui avait motivé cette belle parole du colonel : « La position est intenable. Donc, il faut nous y maintenir ».

Et c'est ce même chef auquel ses hommes doivent à présent de vivre avec quelques commodités, la même où, au premier abord, il semble qu'il soit difficile de vivre.

Ce qu'il a réussi, d'autres, à son exemple pourront le réaliser, et il est à souhaiter que de l'émulation et de l'imitation qu'il provoquera, nos soldats puissent bénéficier, dans la plus large mesure possible. P. DE C.



Poste avancé de sentinelle double.



Sonnette d'alarme dans une tranchée



## LE MOIS RÉTROSPECTIF

*Le Monde, le Théâtre et la Mode il y a cinquante ans*

JANVIER 1866

— Premier dimanche de la saison, et particulièrement brillant, chez la princesse Mathilde, en l'honneur de la princesse et du prince de Hohenzollern ; celui-là même dont, quelques années plus tard, le nom devait être mêlé aux origines de la guerre de 1870.

On fait de la musique, et M<sup>me</sup> Miolan-Carvalho a été fort applaudie dans sa romance de *La Fiancée d'Abydos*, le nouvel opéra du compositeur Barthe, qui l'accompagne au piano.

— A un bal offert par le baron Haussmann, préfet de la Seine, le couple Hohenzollern prend part au quadrille d'honneur ; mais beaucoup plus que d'eux, on se préoccupe de la princesse Korsakoff et de l'étonnant oiseau de paradis qu'elle a arboré. On la suit de salle en salle, pour le mieux admirer.

— Dans les salons, on donne des soirées de *Lanterne magique*, auxquelles une société d'élite prend le plus vif plaisir, comme jadis les invités de « la divine Emilie », lorsque Voltaire, en personne, ne dédaignait pas de faire le boniment pour ce genre de spectacle précurseur de notre actuel cinéma.

— Le goût des peintures décoratives se développe de plus en plus.

Le peintre Baudry a livré « son grand travail » pour l'Hôtel de la Païva, cette tapageuse aventurière que l'on a surnommée l'« Aspasia des Champs-Élysées ».

Il n'est question que de cette demeure, passant alors pour somptueuse, et qui nous paraît aujourd'hui bien modeste. L'architecte a l'ordre d'en défendre impitoyablement l'accès ; toutefois, la consigne fléchit pour quelques favoris qui admirent l'escalier, se pâment sous certain plafond de stalactites, et jugent que la salle de bain, tout en glaces, est « indiscrete ».

Depuis lors, un grand restaurant a occupé ces locaux, et il a été quelque temps de mode de s'y montrer. Mais, qui se souvient à présent de Cubat et de la première propriétaire, qui sont allés rejoindre les neiges d'antan ?...

\*\*\*

— La « première » du *Lion Amoureux*, de Ponsard, à la Comédie-Française, remporte un franc succès.

Contrairement à l'usage alors adopté de faire rarement toilette pour venir chez Molière, la plupart des hommes sont en frac et en cravate blanche, et le plus grand nombre des spectatrices en robes décolletées.

Cela s'explique en raison du bal du baron Haussmann qui a lieu le même soir, et dont les invités n'ont cependant pas voulu se priver du spectacle.

Dans la loge de l'Empereur, on se montre le prince et la princesse de Hohenzollern, couverte de diamants, et à laquelle l'Impératrice a cédé son fauteuil.

Par égard pour ces « illustres » hôtes, Bressant a modifié deux vers de sa tirade dans le salon de M<sup>me</sup> Tallien. Le texte porte :

« Ces héros, muscadins, bravant les carabines,  
« Battaient des Prussiens, et non des Jacobines ».

Evidemment, cela n'était pas galant pour un Hohenzollern, c'est pourquoi l'artiste a dit :

« Devant eux, Muscadins, bravant les carabines,  
« Étaient des Prussiens, et non des Jacobines ».

Et un chroniqueur ajoutait : « La constatation d'un fait historique dont la simple énonciation devenait un manque de tact, se modifia, ce soir-là, en un compliment à l'adresse du courage militaire des Prussiens ».

Dire que nous en étions, alors, à leur faire des politesses !... C'était une grande naïveté de notre part, et nous avons ouvert les yeux depuis.

— A l'Opéra-Comique, *Le Voyage en Chine*, 3 actes de Labiche et Delacour, musique de F. Bazin, semble tout à fait en dehors du ton habituel et plus discret de la salle Favart. Les interprètes sont M<sup>lles</sup> Cico et Révilly, et MM. Sainte-Foy, Couderc et Montaubry.

— M<sup>me</sup> Carvalho crée, au Théâtre Lyrique (actuellement Théâtre Sarah-Bernhardt), *La Fiancée d'Abydos*, 3 actes de J. Adenis, musique de Barthe, prix de Rome en 1854, avec Ismaël et Lutz.

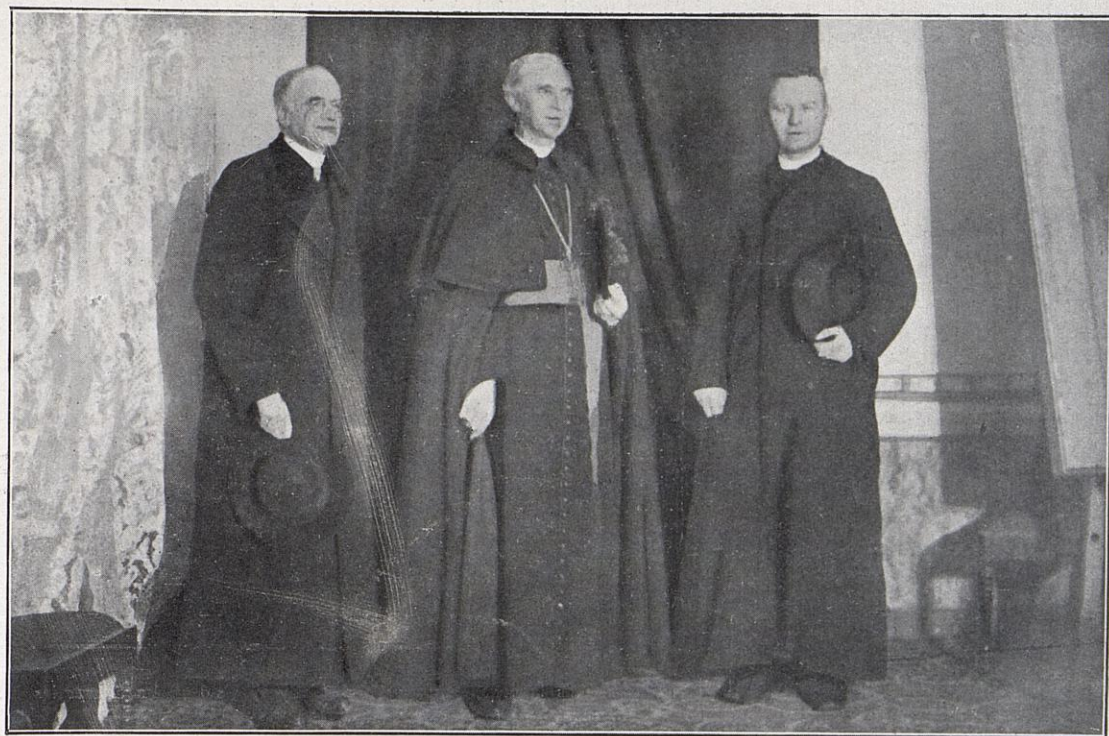
C'est, dit Théophile Gautier, dans son feuilleton du *Moniteur*, en rendant compte de la partition, « le plus important début musical que nous ayons entendu depuis longtemps ». Cependant l'œuvre et son auteur sont tombés depuis lors dans un oubli absolu.

Au même théâtre, vif succès pour M<sup>lle</sup> Christine Nilsson, la jeune cantatrice suédoise, dans la version française de *Martha*, du chevalier de Flotow, avec pour partenaires : M<sup>lle</sup> Dubois, MM. Michot et Troy.

— M<sup>lle</sup> Patti fait sa rentrée au Théâtre des Italiens, dans *Linda di Chamounix*. Elle touche trois mille francs par soirée. Son partenaire Nicolini (de



Le Président, le Sous-Secrétaire d'Etat aux munitions, les généraux Chevalier, Dumézil et Duparge, assistent à des expériences de tir de tranchées.



Le président du Collège Belge de Rome, le Cardinal Mercier et le vicaire général du Cardinal se rendent au Vatican où l'éminent Archevêque de Malines va exposer au Souverain Pontife les malheurs de l'héroïque Belgique.

son vrai nom Nicolas) est alors loin de se douter qu'un jour, après avoir été marquise de Caux, sa camarade deviendrait sa femme, et que, lui-même étant mort, elle le remplacerait par le baron de Coederstroem.

\*\*\*

Ne mettez pas en doute un seul instant que les femmes de 1866 avaient, tout comme celles d'aujourd'hui, la prétention d'être les mieux habillées de l'ancien comme du nouveau monde, et tenez aussi pour assuré que si l'on mettait en présence une élégante second Empire et une Parisienne de 1916, elles s'écroieraient simultanément, après avoir jeté un coup d'œil méprisant sur leurs toilettes :

« — Ah ! ma chère..., combien vous êtes ridicule ! »

Ceci suffirait à démontrer la vanité de ce qu'on appelle la mode. Toutefois, nous voyons qu'elle résiste à toutes les révolutions, à tous les changements de régime, et que, plus elle décrète d'extravagances, plus elle est obéie.

Moquez-vous donc de vos devancières si bon vous semble, Mesdames. Celles qui viendront après vous se chargeront de les en venger.

En attendant, s'il vous plaît de savoir ce qui était considéré comme le chic suprême, il y a un demi-siècle, voici :

Les toilettes perdent de leur insignifiance, et se rapprochent de plus en plus du *costume* ; « mais il ne faut toucher à la fantaisie qu'avec une certaine réserve, quand on veut rester dans les limites du *comme il faut* ». La maison Gagelin

« conserve les traditions du bon goût, qui ont établi sa réputation ». La coupe des robes est tout à fait modifiée. Les jupes sont en biais, aplaties sur les hanches, et décrivant la traîne de cour.

M<sup>me</sup> Herst relance le chapeau Pamela ; mais il ne faut pas avoir plus de trente ans pour le porter avec avantage.

Comme chapeau de théâtre, « rien n'est jolier femme » autant qu'une fanchon de crêpe blanc, rose, bleu, mais ou mauve, bordé de cygne. Cela s'appelle un « chapeau poudré ».

Moins délicats que les Perses auxquels le roi Cyrus avait interdit de se moucher, Parisiens et Parisiennes se mouchent sans vergogne, et un homme s'est trouvé : Chapron, qui s'intitule : « Mouchoiriste de S. M. l'Empereur et de toutes les cours étrangères », pour imaginer le mouchoir Metternich en batiste écarlate, rayée d'entre-deux de guipure, avec chiffre et couronne ; le mouchoir Jockey-Club, en batiste écarlate avec rubans de couleur et chiffres brodés ; et enfin, le mouchoir Czarine, broderies et valenciennes, signalé comme « essentiellement aristocratique ». Si jolies que puisse être cet accessoire de toilette, il est révélateur de l'une de nos plus assujétissantes misères qui est l'obligation de s'en servir.

N'est-ce pas Lebrun, dans sa tragédie de *Marie Stuart*, qui, par horreur pour tout ce qui n'était point noble et pompeux, ne pouvait se résoudre à parler du mouchoir de la reine, et disait : « ce tissu ? »

Comme cet homme-là se serait bien accordé avec Cyrus !

A. BOISARD.



## LIVRES NOUVEAUX (Suite)

A son tour, M. Henri Bordeaux déférant au désir du ministre de la guerre qui recommande, dans les dépôts, la lecture d'héroïques récits, obéissant aussi à son inclination, à son admiration, nous conte : *(La jeunesse contemporaine, Plon, éditeur)* la vie du lieutenant Violand, celle de René Decluy. L'histoire de ces deux vaillants pareils aux fils de Rome ou de l'Hellade, est, à certains détails près, celle de tous les autres.

Ils synthétisent dans ses traits essentiels cette jeunesse qui est allée au combat, non pas comme à une fête, mais comme à un sacrement. Est-il rien de plus merveilleux que cette acceptation enivrée de la mort pour que la France fût protégée dans le présent et dans l'avenir ? Peut-on imaginer chose plus exaltante et qui vous emplit de plus de reconnaissance que ce sentiment consistant à se précipiter au devant du danger de façon à imposer au monde le spectacle d'une France toujours plus brave, de la France éternelle enfin...

S'il était besoin d'exemples afin d'enflammer les cœurs, on n'en saurait découvrir de meilleurs. Un homme fait la route et les autres suivent. Ceux qui suivront la route tracée par les deux officiers auxquels H. Bordeaux a consacré ses pages seront certains de marcher sur le plus magnifique des chemins.

Ralliez-vous à mon panache blanc ! criait Henri IV à ses soldats. Les nôtres prennent pour guides les fidèles du devoir et de l'honneur qui donnent d'un coup leur avenir, simplement, sans avoir l'air d'y songer, sans paraître accomplir un sacrifice. Toute biographie digne d'être écrite est le récit d'une ascension. Une vie qui ne se perfectionne pas ne vaut pas la peine d'être vécue. Jamais précepte ne reçut mieux son application. Le lieutenant Violand, René Decuy étaient naguère les jeunes gens de Platon qui s'exclamaient : « Je ne voudrais pas exister étant lâche ! » Ils furent hier semblables aux compagnons de Xénophon ; ils ont trouvé aujourd'hui leur Plutarque.

Certaines de leurs paroles valent des paroles antiques :

On a un plaisir inexprimable à défier les balles, à se moquer de son ennemi en inspirant la confiance la plus absolue à ses hommes. Au feu, on a le cœur gonflé comme par une chose grandiose et sublime.

On ne doit pas penser à soi tant que l'ennemi est chez nous.

Que furent-ils ? Le premier, né à Lyon d'un père officier, suivait à Paris les cours de la Faculté de droit. Ardent et déçu de la simplicité un peu vide de sa vie, il avait eu une période de tristesse plus ou



LE PRINCE DANILO, prince héritier du Monténégro et la princesse Milica, sa femme, accompagnés de M. Brunet chargé d'affaires du Monténégro en France, visitent la villa que la Municipalité de Lyon a mise à leur disposition.

moins romantique. Il manquait un choc pour déclencher cette âme : la guerre fut ce choc.

Blessé à Virton, décoré de la Légion d'honneur, il a été tué d'une balle au cœur devant Mesnil-les-Hurlus. Pressen-

tant sa fin il écrivait quelques heures, quelques instants peut-être avant la bataille : *Si cette lettre vous arrive, c'est que vous aurez eu l'honneur d'avoir votre fils tué à l'ennemi. Si je meurs, sachez que je mourrai content, sans regret, fier d'avoir*



La villa dans laquelle, aux environs de Lyon, résident les Souverains Monténégrins, en attendant qu'ils se rendent à Marseille.

mêlé mon sang à celui que tant de héros répandirent devant moi, pour que notre France soit plus belle et plus respectée.

Le second est originaire de Lorraine. Son père vit en 70 les Allemands fouler le sol de son pays. De tels souvenirs ne s'effacent point ; ils inspirèrent à René Decluy le goût du métier militaire. La mobilisation le prit à sa sortie de Saint-Cyr. Après avoir montré, à maintes reprises, le sang-froid d'un vieux chef, il est jeté à terre les reins brisés aux environs d'Ypres. On conserve pourtant l'espoir de le sauver, mais l'ennemi approche. Il refuse l'aide de ses compagnons, se relève dans un sursaut d'énergie suprême et, revolver au poing, se défend jusqu'au bout contre les Allemands qui l'entourent...

L'œuvre de ces morts, conclut H. Bordeaux, doit être continuée. Ils n'ont pas donné leur sang pour notre immobilité. La vie nationale, de même que la vie individuelle, se retrempe dans l'épreuve. Il n'est de perfectionnement que par la douleur.

Sur la tombe de ces champions du droit contre la force il ne saurait être déposé de plus splendide couronne que celle que vient d'y déposer le maître de la *Robe de Laine* : le capitaine Henri Bordeaux. Cette couronne, elle a été tressée de ses mains durant les nuits de service, avec émotion, avec la tendresse d'un aîné pour des frères d'armes moins avancés dans la carrière, avec ce talent à la fois simple, clair, large et si français qui caractérise l'écrivain de *La Croisée des Chemins*, des *Roquevillards*, de *La Maison* et du *Pays Natal*.

Paul d'ABBE.

## ÉCHOS

### BIBLIOGRAPHIE.

Le numéro de guerre d'*Atlas*, vient de paraître, en voici le très intéressant sommaire :

Le relèvement national aidé par la Publicité. — L'Opinion de la Presse neutre du monde entier. — A la conquête de l'Amérique latine. — Influence de la Guerre sur la Presse Française. — Nos possibilités d'expansion commerciale. — L'Affiche et la Guerre. — La Presse belge. — Informations. — Echos. — Revue des clichés. — Étude sur la Presse du Brésil, de l'Argentine, du Chili, de l'Uruguay. — Les Journaux du Front. — La Publicité sur le Front. — Publicité française et... l'autre. — Les procédés commerciaux des Allemands jugés par un Américain. — Au Canada. — La Loi, etc.

Le numéro 1 franc, *Atlas*, 3, rue Geoffroy-Marie, Paris.

## RÉBUS



## NOS CONCOURS

### CONCOURS DES ŒDIPES-SPHYNX

#### QUESTION

Posée par Marius, à Chambéry.

Quelle différence y a-t-il entre un comptable, un voleur, une femme et un couteau.

### METAGRAMME

Proposé par Emile Francoulon à Castelmoron. Dédié à un Poilu.

A toi qui, dans plusieurs combats, Pour aider à la délivrance Avec courage, avec vaillance, Le jour et la nuit, tu te bats Sans jamais reculer d'un pas Pour la grandeur de notre France, On peut bien affirmer, je crois, Que, par une sage prudence, Ta femme, pendant ton absence, Préfère mon UN mille fois Au DEUX qu'elle entend quelquefois Dépourvu de toute éloquence.

### PREMIER CONCOURS DE FÉVRIER

#### TROIS CLASSIQUES

A l'aide des cinquante-cinq lettres qui composent les onze mots suivants :

Gagny est méconnu hier mes vœux cyclone abboie gargan lime fuite former 9 mots, qui donneront : le nom de trois grands classiques, — la ville dont chacun est l'orgueil, — l'épithète habituellement jointe à leur nom.

Solutions reçues tardivement pour le rébus du 8 janvier 1916.

Docteur Mathews ; La Rose des Vents, du Café Durand (Vous seriez bien aimable d'adresser votre courrier à Alec Cendre) ; Loup Bey, du Palmarium, Perpignan (même demande) ; J. C., Café de la Comédie, à Nîmes (même demande) ; Loulou Ganteaume et Fefel Guasco, à quelques mots près (même demande) ; Boiss à Beaumes de Venise ; Patientine ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ; Le Sphinx de Manouba aux Armées ; Un Rural ; Front, dit « Marie », Cuistot des sous-offs de l'ambulance du Mont-Frenet (Vous ne doutez de rien de signer

Pauv' type ! Eh bien ! et les sous-offs alors ! Qu'est-ce qu'ils doivent dire ?... ; Xavier Davel ; Café Gouzes, Laurens (à quelques mots près) ; Paul Descoutures ; Le Polignac du Grand Café, à Aix-les-Thermes ; Salon de Coiffure O. Eguin, Ponthivy ; G. Anémault de Gabas ; Bizibi II (tout excusé !) ; Deux Echos liés du Café de France, à Tunis (à très peu près) ; Lignères, à Carcassonne (...à peu près...).

Solutions reçues tardivement pour le 2<sup>e</sup> concours de janvier.

Didi (3 points. Vous en avez de gaies !...) ; Comtesse de Mormoilleuil (max.) ; Boiss, à Beaumes de Venise (max.) ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx (max.) ; Un Rural (max.) ; Le Sphinx de Manouba aux Armées (max.) ; Les 4 Œdipes méridionaux de l'Argonne (max.) ; Gaston, Simone et Marthou, Toulouse (max.) ; Paul Descoutures (2 fautes) ; L'Œdipe du Mans (2 fautes) ; H. Thourrel (3 fautes) ; Xavier Davel (2 points) ; Lignères, à Carcassonne (2 points).

Solutions reçues tardivement pour le 1<sup>er</sup> concours de janvier.

Comtesse de Mormoilleuil (max.) ; Xavier Davel (max. — Vous revoilà ?... Enchanté. Bonjour... et bonne année !) ; Les 4 Œdipes méridionaux de l'Argonne (max.).

### SOLUTION DE LA CHARADE FANTAISISTE

Proposée par H. Thourrel, Epinay-sur-Orge. (Œdipes et Sphinx).

FAON — TASSE — MAGOT — RIZ = Fantasmagorie.

#### Réponses reçues :

M<sup>me</sup> Philibert, Millery ; Marius de Marseille ; Bobby ; L'Œdipe, du Mans ; Un ami Marseillais d'H. Thourrel ; L'Infirmier de la 9<sup>e</sup> ; Café de la Place d'Armes, à Roanne ; Paul Descoutures ; Lignères, à Carcassonne ; Terminus, à Castelmoron ; Café de Paris,

Tours ; Nauticus (à peu près...) ; Comtesse de Mormoilleuil ; Les 4 Œdipes méridionaux de l'Argonne ; Le Sphinx de Manouba aux Armées.

Solutions reçues tardivement pour les mots *Janus* de l'Œdipe du Mans (Œdipes et Sphinx).

Comtesse de Mormoilleuil (aussi les réponses aux questions de M. Pons et de l'Infirmier de la 9<sup>e</sup>) ; Boiss, à Beaumes de Venise ; Patientine ; Un Rural ; Le Sphinx de Manouba aux Armées ; Paul Descoutures ; H. Thourrel ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx.

### SOLUTION DE LA CHARADE DE PATIENTINE

VER — TU = Vertu.

#### Réponses reçues :

L'Œdipe du Mans ; Marius de Marseille ; I. Camerieri del Diavolo, Genève ; Nauticus ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ; Breizadez ; Comtesse de Mormoilleuil ; Lignères, à Carcassonne ; Bobby ; Café de Paris, à Tours ; Terminus, à Castelmoron ; Boiss, à Beaumes de Venise ; A. Pons, Tuche, Aude ; Gaston, Simone et Marthou ; Le Vitte à Montreux.

### SOLUTION DU 4<sup>e</sup> CONCOURS DE JANVIER

#### ENIGME

Tandis qu'au fond des mers je dois passer ma [vie, Je brille tous les jours comme insigne d'honneur ; Sur la table du grand parfois je suis servie ; Je suis chez l'épicier, je suis chez le tailleur.

#### SARDINE

#### Réponses reçues (max. 5 points).

Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx (5) ; Lignères, Carcassonne (4) ; Bobby (5) ; Café de Paris, à Tours (4 — d'une digestion difficile, l'encre... ou l'ancre... Mais bien coupables en effet les typos !...) ; Comtesse de Mormoilleuil (5) ; Breizadez (5) ; Terminus, à Castelmoron (4) ; L'Œdipe du Mans (1 point). (Voir la suite à la couverture.)